

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

MODES.

BAGUES ÉGYPTIENNES.

TANDIS que nos savans vont à grands frais au-delà du Nil remuer les cendres des vieilles pyramides, pour y découvrir quelques antiques hiéroglyphes, dont les signes sacrés révèlent les mystères du culte des *Apis* ou des *Osiris*, ou lorsque nos modernes philosophes vont, à l'exemple des Platon et



des Pythagore, interroger la terre classique des anciens ; moins savantes que coquettes, nous nous plaisons à consacrer au profit de nos caprices les résultats de leurs profondes recherches. Plus d'un caractère, déchiffré avec effort sur l'antique papyrus, fut habilement gravé sur nos larges bracelets d'or. Aujourd'hui, l'ingénieuse amitié, peut-être l'amour adroit, ont fait inventer un nouveau genre de bagues sur lesquelles des espèces d'hiéroglyphes, tracés en or sur un fond d'azur, forment un de ces mots charmans qui ne peuvent être compris que par celui qui le donne ou celui qui le reçoit. Ce n'est ni aux savans ni aux antiquaires qu'il faut en demander l'origine ; le cœur, l'imagination seule le devine. Par eux seuls, sans doute, furent créées ces bagues dont la plus piquante propriété, assure-t-on, est de faire sentir une subite pression à la moindre infidélité ; aussi est-il à craindre qu'elles n'épouvantent considérablement nos jeunes Français. Cependant on en voit beaucoup sur lesquelles sont tracés des caractères égyptiens, hébraïques : peu de grecs... tant de maris savent le grec aujourd'hui !

— Dans une boutade d'humeur plus que maritale, on prétendait que le marquis de \*\*\* avait confiné sa jeune et jolie femme, pour tout l'hiver, au fond d'un noble château de province : on est heureux d'apprendre que de semblables rigueurs n'ont point beaucoup d'exemples à Paris, et l'apparition de la jolie marquise dans une dernière soirée, en démentant un bruit injurieux, est encore venue offrir un des plus jolis modèles d'élégance. On y rendait hommage aux procédés du mari, et on admirait la toilette de la femme, dont la robe en mousseline des Indes, rayée par des chefs d'or placés à deux doigts de distance et arrêtés, au-dessus du large ourlet, par une frange d'or, et était d'un aspect charmant.

— Les plumes saules-pleureurs sont toujours en vogue ; mais une mode plus récente vient leur disputer et semble vouloir leur enlever la faveur de nos élégantes. Les chapeaux de velours ou satin noirs sont maintenant ornés de deux grandes ou de cinq plumes d'autruche noires. Ces plumes sont d'une seule tige, la côte lisse, les duvets très-gros et jamais frisés que par leurs boucles naturelles, ne ressemblant en rien aux ignobles plumes plates frisées et



matelassées que l'on portait il y a dix ans. Les chapeaux de satin rose ou bleu-de-ciel s'ornent de trois ou cinq de ces mêmes plumes, dont une ou trois sont roses ou bleues, et les deux autres noires; les rubans en satin fond rose ou bleu-de-ciel, avec une large raie noire accompagnée de plusieurs petites; de même pour les chapeaux de couleurs de fantaisie. Les marabouts, que l'on avait oubliés depuis deux ans, commencent à reprendre la vogue qu'ils avaient si justement méritée; car il n'est rien de plus gracieux et léger pour l'ornement des toques et bérêts.

— Les plumes, aigrettes, oiseaux de paradis, esprits, etc. prennent déjà une telle vogue, que nos plus fameux plumassiers s'exercent à l'envi pour réunir les assortimens les plus parfaits; MM. Nattier et Ponthier ont travaillé tous les duvets avec le plus grand succès. Nous citerons aussi les magasins de M. Notré (1), où le marabout se reproduit sous toutes les formes: garnitures de robes, boas, pélerines, couronnes, etc., se surpassent de fraîcheur et de légèreté; M. Notré offre aussi des faisceaux de plumes blanches réunis de manière à être de suite placés sur la tête; quelques-uns sont ornés d'un esprit qui s'entremêle aux plumes; plusieurs de celles-ci sont blanches, et ont sur la côte une rangée de petites plumes nuancées; et sur quelques-unes, les têtes des plumes sont également nuancées. Nous avons déjà donné nos éloges aux magasins de M. Cartier (2), qui, indépendamment de dix sortes de coiffures nouvelles dues à son génie inventif, a mis cette fois à contribution les champs, les bois, les marais, les jardins et les serres. Son magasin, que nous engageons toutes nos élégantes à visiter, est une véritable Flore artificielle.

— On porte des chapeaux en velours violette de Parme; les uns doublés en satin de la même couleur, les autres en satin blanc; les plus élégans sont doublés en velours; leurs ornemens se bornent quelquefois à deux larges coques de velours, séparées au milieu par une agrafe ou une boucle d'or: quelques-unes de ces boucles représentent un chiffre ou une

(1) Passage du Caire, n. 7.

(2) Boulevard des Italiens, n. 2, passage de l'Opéra.



lettre, mais ne peuvent être réellement considérées alors que comme une fantaisie de quelques jours.

— Les chapeaux se placent très en arrière sur la tête; il faut que les touffes de cheveux et le front soient entièrement découverts, afin que les chapeaux n'enfoncent pas vers la nuque, ce qui engoncerait trop; on tient les calottes très-étroites; les formes capotes ont les passes peu évasées et le fond extrêmement bas.

— Une haute blonde autour d'un chapeau de velours violet ou vert est d'un joli effet. On porte toujours beaucoup de capotes de satin en négligé. Nous en avons remarqué une extrêmement élégante; elle était en satin blanc, doublée en satin rose, et entourée d'une blonde qui, par sa hauteur et son travail, pouvait être estimée 150 fr. l'aune.

— Les douillettes sont toutes terminées au bas du jupon par un très-large ourlet; sur le devant, on en voit ornées de nœuds de satin, d'agrafes de satin fixées au milieu par un petit bouton, ou d'attaches traversées par une boucle d'or. Quelques douillettes en popelines brochées, fermées sur le devant par des brandebourgs ornés de deux pélerines entourées de franges, et sur le collet une ruche en blonde, ont été confectionnées pour de très-grandes élégantes.

— Une invention toute nouvelle et toute originale, une invention dont l'élégance et la mode peuvent tirer un charmant parti, s'exécute aujourd'hui dans le silence d'un cabinet de la capitale, et prépare pour nos jeunes et jolies femmes un genre de chapeau auquel la richesse du tissu et l'élévation du prix assurent l'avantage de ne point se trouver confondu avec mille autres nouveautés offertes à nos caprices. Il nous serait difficile de rendre une description bien exacte d'un travail où la soie, l'argent, les perles s'entrelacent pour composer le réseau plein de grâce et de légèreté qui forme les chapeaux que nous citons. Susceptibles de recevoir tous les genres d'ornemens, ils peuvent être garnis selon le goût ou la physionomie des dames qui désireront se procurer cette jolie nouveauté que l'on doit à l'invention de M<sup>me</sup> Gabriele, et que l'on trouve à son domicile, rue de l'Odéon, n° 28.

— Nous rectifions une méprise qui s'est glissée dans notre dernier numéro, dans l'annonce des jolis objets réunis aux magasins de M. Robin, rue de Choiseul, n° 12: en citant ses





*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N<sup>o</sup>. 2. près le passage de l'Opéra  
Redingote de satin. Chapeau de satin doublé de velours orné de  
marabouts saule. Des magasins de M<sup>me</sup> Murè rue de menure N<sup>o</sup>. 8.





*Petit Courrier des Dames.*  
*Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.*

*Chapeau à forme mince et élevée, Redingote à collet et revers en velours bordé de galons de soie, Gilet de Casimire à dessins Indiens, Pantalon de Daim, Bottes molles.*

charmantes *corbeilles de ménage*, au lieu de dire *corbeilles de mariages*, nous avons fait une erreur bien complète; car, certes, ces deux destinations sont bien différentes!

### LE SCHEIKH DE SCUTTARI.

Sous le règne de Sélim II, vivait à Constantinople un jeune homme nommé Ismaël Jahia; il était beau, brave, et possédait un cœur généreux. Après sa mère, il ne chérissait rien tant que son ami Mohamed; un jour qu'il s'était rendu près de celui-ci, qui habitait Scuttari: « Sois le bien-venu, lui dit Mohamed, nous allons nous rendre aux fêtes du mariage d'un de nos parens, tu vas nous accompagner. » Ils partirent ensemble; à l'heure de la prière ils accompagnèrent la fiancée à la mosquée, d'où elle fut conduite, accompagnée des imans, jusqu'à la maison de son futur époux; après les prières d'usage, on l'introduisit dans la chambre nuptiale; des sorbets furent distribués aux assistans, qui, prenant congé des deux époux, les laissèrent ensemble.

Jahia Mohamed et plusieurs autres jeunes gens, ne sachant où aller passer le reste de leur soirée, entrèrent dans une taverne; là, en dépit des lois de leur saint prophète, ils passèrent leur tems en buvant du vin; leur tête s'échauffait, les propos joyeux circulaient à la ronde, lorsqu'on s'aperçut que la liqueur vivifiante était épuisée. « Quel sera celui de nous, s'écria l'un d'eux, qui, bravant scheikhs et imans, sera assez généreux pour aller chercher de quoi remplir nos coupes desséchées? — Ce sera moi, répliqua Jahia, je suis ici le seul étranger, et celui qui a le moins à craindre. »

Son ami Mohamed s'opposa à son dessein; un vif débat s'établit entre les amis, mais l'assemblée jugea que l'offre de Jahia devait être acceptée: il sortit aussitôt, emportant deux des cruches vides, courut chez un marchand de vins, et les fit remplir.

Il retournait à la taverne à travers les rues désertes, lorsqu'une lumière s'offrit à sa vue près de la place Valida: elle provenait d'une lanterne semblable à celle que portaient les gardes de nuit; la retraite était impossible, car la mer, qui était derrière lui, l'aurait bientôt arrêté dans sa fuite, qui ne pouvait manquer d'exciter de graves soupçons sur son compte; il



songea d'abord à jeter ses deux flacons de vin, mais la honte de revenir près de ses amis les mains vides le retint. Pendant qu'il hésitait ainsi, la lumière approchait ; Jahia ne vit bientôt plus d'autre parti que de se ranger contre la muraille, espérant n'être pas aperçu : il découvrit que la lumière était portée par un jeune homme qui précédait un vieillard suivi d'un esclave. Le vieillard avait une barbe aussi blanche que la neige, et qui tombait jusque sur sa poitrine ; il tenait dans une main un long bâton, et dans l'autre un chapelet turc, qui achevait de lui donner l'aspect d'un pieux et vénérable personnage. « O Allah ! disait-il d'une voix plaintive, au nom de tes sept cieux, d'Adam et d'Éve, de ton saint prophète, exauce la prière de ton fidèle serviteur, je touche aux derniers jours de l'hiver de ma vie, et jamais le sommeil n'a fermé mes yeux sans avoir vu un convive à ma table, ou sans avoir pris place à celle de l'hospitalité ; cette nuit serait-elle la première où je devrais prendre seul le repas du soir ? ne m'enverras-tu pas un frère avec lequel je puisse partager le miel de mon souper. »

Et alors il aperçut Jahia ; il commença par rendre grâce à Dieu de n'avoir pas été sourd à ses vœux et de lui avoir procuré la rencontre qu'il désirait. « Vous voyez, jeune homme, ajouta-t-il en s'adressant à Jahia, quelle est ma reconnaissance envers le ciel de vous avoir offert à moi ; vous ne pouvez, sans impiété, refuser l'invitation que je vous fais de venir souper avec moi. »

Cet homme ne peut être qu'un saint, pensa Jahia, j'ai déjà bien assez offensé Allah, en transgressant ses lois en me chargeant de cette boisson maudite, sans livrer encore à la faim un si fidèle musulman, qui ne voudra pas souper s'il reste seul. Mais que diront mes amis s'ils ne me voient pas revenir ?

Pendant qu'il délibérait ainsi, le scheikh s'aperçut qu'il tenait les mains cachées sous sa pelisse, et, la soulevant, il découvrit les deux énormes cruches de vin. Jahia se crut perdu : « Ne vous inquiétez pas, dit le vieillard, je n'ai rien à vous demander que de remplir la volonté du ciel, en venant prendre avec moi le repas du soir. »

L'indulgence du scheikh dissipa les craintes de Jahia. « Mes amis, dit-il, sont à quatre pas d'ici, il faut que je les rejoigne, ensuite vous disposerez de moi. — Tes paroles, mon fils, partent d'un cœur vrai, répondit le vieillard, elles



sont plus précieuses que les plus belles perles de l'océan ; ta franchise gagne mon cœur. Celui qui te parle est le puissant scheikh Ebulkiar, natif de Magnésie. Va retrouver tes amis, dis-leur que je t'attends ici, et viens m'y rejoindre ; je resterai sur ce banc de pierre jusqu'à ton retour. Tu vois que tu es libre de m'y faire passer la nuit, mais je me fie en toi : tu reviendras. » Jahia, enchanté de tant de bonté, lui en fit le serment, et vola vers ses compagnons.

« Voici du vin, leur dit-il, mais je ne puis vider avec vous qu'une coupe d'adieu ; j'ai trouvé, en sortant de chez le marchand de vin, un ami qui a besoin de moi ; la seule récompense que je demande, pour prix de mon dévouement, est de me rendre près de lui. » Et il partit chargé des félicitations de la bruyante compagnie.

( *La suite au prochain Numéro.* )

#### MÉLANGES.

Nous avons parlé d'une nouvelle chevalière d'Éon qui avait jeté le gant à tous les professeurs d'escrime de Paris. Le combat a été livré et les succès ont été partagés. Ne pouvant juger nous-mêmes du mérite des combattans, nous avons dû prendre des informations, et nous avons ouï dire que la victoire n'avait pas penché le plus souvent du côté des épées masculines. M<sup>me</sup> Bagolini, l'héroïne du combat, a touché plusieurs de ses adversaires, et prouvé qu'une femme pouvait encore vaincre les armes à la main.

— *Les Intrigues de Cour*, de M. de Jouy, n'ont été jouées qu'une fois : l'accueil froid qu'elles ont reçu du public a engagé l'honorable académicien à remettre son manuscrit dans ses cartons. Il y a de l'esprit dans cet ouvrage ; mais il ne tient ni ce qu'on devait attendre de son auteur, ni ce que promet son titre. La censure avait été assez maladroite d'en empêcher la représentation : il n'y a jamais rien à craindre d'une pièce ennuyeuse et froide.

— M. Ancelot est d'une admirable fertilité : il a presque autant de fécondité en vers que M. Scribe en prose. À peine *Olga* a-t-elle disparu du répertoire de la Comédie-Française, dont elle occupe encore les affiches, que *Marie de Brabant* vient se présenter au parterre de l'Odéon. Le drame qui porte



ce titre a le même sujet qu'un poëme déjà publié par M. Ancelot. Il a réussi ; mais il ne sauvera pas encore l'Odéon de la fâcheuse position où se trouve ce théâtre. M. Ancelot n'éprouve jamais de chute. Son style est pur, sa versification pleine d'élégance et de correction ; mais il n'obtient guère que des succès d'estime. On ne lui doit point encore un de ces ouvrages qui font la gloire de l'auteur, la fortune du théâtre et le charme des spectateurs.

— Pourquoi ne parlerions-nous pas de M. Comte ? Son théâtre enfantin n'est ni le moins amusant, ni le moins actif des théâtres de Paris. Une jolie petite pièce, *le Tilbury et la Charrette*, vient d'y réussir complètement. C'est un succès de bon aloi, et qui ajoute un attrait de plus au théâtre de la rue Ventadour. L'Opéra-Comique va être son voisin, et nous ne serions pas étonnés que la petite salle ne contint souvent plus de monde que sa vaste rivale.

— L'Académie française a tenu la semaine dernière une séance solennelle pour la réception de M. de Barante, appelé au fauteuil de M. de Sèze. Le récipiendaire a fait dignement l'éloge du défenseur de Louis XVI. M. de Jouy lui répondait et devait lui parler de ses titres littéraires. Il a apprécié avec beaucoup de finesse et de goût le genre littéraire de l'historien des *Ducs de Bourgogne*. « Vous faites de l'histoire un drame, lui a-t-il dit ; Voltaire, Hume, Richardson en faisaient un tribunal. »

— Grande nouvelle ! Le Théâtre-Français vient de recevoir une tragédie de *Moïse*, composée par M. de Châteaubriand.

~~~~~  
On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>e</sup>, libraires, sur le Rokin,

A Londres, chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34. *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

—  
*A ce Numéro sont jointes les Planches 598 et 599.*

---

PARIS.—Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.